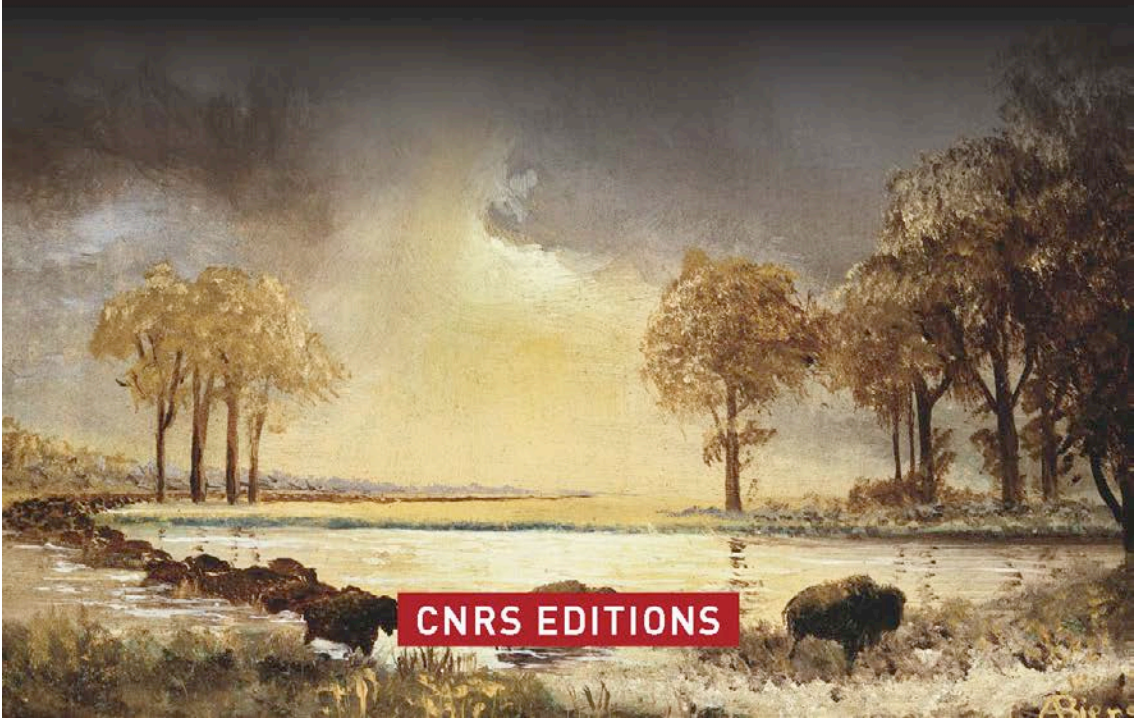


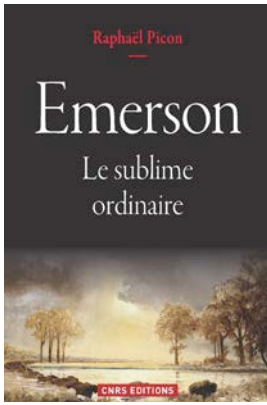
Raphaël Picon

Emerson

Le sublime
ordinaire



Présentation de l'éditeur



Ralph Waldo Emerson (1803-1882) est l'un des plus grands penseurs américains, contemporain de Hawthorne, Thoreau, Coleridge, Henry James. Auteur prolifique et rebelle à tout conformisme, il polémique contre une Église qui fige la foi, contre une société qui brade la liberté sur l'autel de l'esclavagisme, il appelle à se déprendre des vieux maîtres européens et à retrouver le mouvement de la vie impétueuse et insaisissable de la nature. Sa terre promise est celle de la confiance en soi, cette capacité accordée à chacun de faire entendre sa voix.

Fidèle à un auteur qui ne sépare pas la vie de la pensée, cet ouvrage constitue un itinéraire de lecture, tressant un jeu de résonances et de dissonances insoupçonnées entre biographie et œuvre, et entre les écrits eux-mêmes. C'est une véritable révolution religieuse et culturelle qu'ont suscitée la pensée d'Emerson et le transcendentalisme : ce livre permet d'en prendre la mesure. Il montre aussi combien les multiples visages d'Emerson – pasteur, naturaliste, conférencier, essayiste, poète, activiste – ne font qu'un. Emerson est un visionnaire qui enseigne une liberté offerte et toujours à retrouver.

Outre des ouvrages théologiques, les travaux de Raphaël Picon portent sur le transcendentalisme et la pensée de Ralph Waldo Emerson dont il a édité le Discours aux étudiants en théologie de Harvard (2011).

Emerson

Raphaël Picon

Emerson

Le sublime ordinaire

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2015
ISBN : 978-2-271-08523-8
ISSN : 1248-5284

À Flaminio, Nadia et Joachim

« Si les étoiles n'apparaissent qu'une nuit sur mille,
comme les hommes les vénéreraient ! »

Emerson, *Nature*.

Introduction

Le mythe Emerson

À l'entrée de l'auberge de jeunesse « Somewhere to stay » à Brisbane en Australie, on peut lire, peinte en jaune sur un grand tableau noir, l'inscription suivante : « *Do not follow where the path may lead. Go instead where there is no path and leave a trail.* Ralph W. Emerson¹. » L'invitation à l'aventure tombe à point nommé dans ce pays continent dont on dit qu'il recèle encore quelques régions inexplorées. En rencontrant Emerson aux confins des terres australes, on constate qu'il est devenu un objet culturel mondialisé. Pourtant, la confiance en soi et l'aversion pour la conformité qui caractérisent si intensément son œuvre font d'Emerson un auteur aux disciples impossibles. On s'amusera de cette inscription : fuir les sentiers balisés pour en laisser un nouveau derrière soi, mais que nul ne devra emprunter... Comment obéir à ces injonctions à l'indépendance sans les contredire et les nier ? Le paradoxe se retrouve dans l'utilisation massive de l'anticonformisme combatif et exigeant qu'exprime Emerson pour de douces subversions et des « *Feel good quotations* », ces citations qui font du bien. On les voit partout : sur des papillotes, des cahiers de textes d'écoliers, des tapis de souris d'ordinateurs, des vêtements. Emerson engendre un commerce de produits dérivés digne d'une pop star. Lors des commémorations du premier centenaire de sa naissance, en 1903, soit à peine plus de vingt ans après sa mort, de nombreux objets à son effigie sont déjà mis en vente. En 1940, il a droit à son timbre (trois *Cents*), après que la poste des États-Unis a demandé aux Américains d'élire les dix personnalités les plus marquantes de leur pays². En dressant la liste de ses mythologies, un Roland Barthes américain n'aurait

pas oublié Emerson. Avec le *hamburger*, « La Vie est belle », le film de Franck Capra, ou la route 66, Emerson dit l'Amérique. On peut refermer et délaissier ses livres, oublier l'histoire de l'auteur de *Nature*, ignorer l'épopée de la Nouvelle-Angleterre, la puissance évocatrice du nom Emerson reste vive. Emerson, c'est la liberté, l'indépendance, l'imaginaire démocratique américain.

Le mythe Emerson s'est façonné au fil du temps. Il tient en grande partie au fait que ce dernier est devenu pour beaucoup la voix de l'Amérique, une voix qui a donné un ton nouveau au Nouveau Monde³.

Emerson n'a jamais cessé de « titiller la conscience américaine », selon l'expression de Joel Porte⁴. Dans le fond commun culturel de l'Amérique Emerson occupe une place de choix. De nombreux auteurs, créateurs, penseurs, acteurs politiques et sociaux reconnaissent leur dette à son égard. Le poète et critique anglais du XIX^e siècle, Matthew Arnold, déclare sans ambages qu'Emerson a écrit l'œuvre en prose la plus importante du siècle. L'un des amis d'Emerson, le pasteur abolitionniste Moncure Conway, l'identifie à Bouddha, le philosophe William James le qualifie de divin. Le rayonnement d'Emerson traverse très tôt l'Atlantique pour influencer de manière durable des auteurs européens comme l'essayiste écossais Thomas Carlyle, qu'il rencontre en 1832 et avec lequel il correspond jusqu'à la mort du Britannique en 1881, le poète William Wordsworth, de plus de vingt ans son aîné, ou encore Friedrich Nietzsche qui dira d'Emerson qu'il est son « âme sœur ». Nietzsche écrit dans les fragments posthumes de l'automne 1881, au sujet de la première série des *Essais* d'Emerson qui paraît en 1841 : « Jamais livre ne m'a donné à ce point le sentiment d'être chez moi, dans ma propre demeure ; je ne peux pas en faire l'éloge, il m'est trop proche⁵. »

S'il est impossible d'établir la liste des héritiers d'Emerson, on peut relever que ses travaux ont marqué de nombreux domaines de la pensée et de la production culturelle. On relève en philosophie des figures aussi diverses que William James, George Santayana, John Dewey, Henry Aiken, Cornell West et Stanley Cavell, personnalités marquantes aussi bien du pragmatisme, de la philosophie morale que de la pensée analytique. Emerson a aussi influencé la culture littéraire de son temps et des décennies suivantes. Mentionnons Walt Whitman, Wallace Stevens, Henry David Thoreau qu'il accueille un temps sur ses terres afin de lui

permettre d'y construire sa cabane et de vivre au bord du Walden Pond. Citons encore sa chère amie la poétesse Margaret Fuller, Louisa May Alcott, romancière à succès et auteur notamment de *Little Women*⁶ et aussi Emily Dickinson, Marianne Moore, ou encore le poète Hart Crane dont le livre *The Bridge* est traversé, selon son auteur, par le souffle romantique d'Emerson. Des auteurs de fiction comme Herman Melville, Mark Twain, Henry James ou Jack Kerouac ont aussi reconnu leur dette à l'égard d'Emerson. C'est également le cas, dans un tout autre domaine, de ces nombreux pasteurs qui ont réformé à leur manière leurs Églises, unitariennes pour la plupart, telles ces grandes figures de la prédication américaine que sont Theodore Parker, l'un des transcendantalistes les plus radicaux et controversés, Frederic Henry Hedge ou encore James Freeman Clarke, fondateur de l'Église des Disciples en 1841. C'est aussi sur l'arène sociale et politique que la pensée d'Emerson creuse son sillon, dans des domaines aussi variés que l'éducation, l'économie, l'agriculture et, plus fortement encore, dans la lutte acharnée contre l'esclavage. Comme le relève déjà Bliss Perry, en 1926, « Emerson est profondément enraciné dans le terreau commun de l'Amérique⁷. »

Cet ancrage dans « ce terreau commun » livre en grande partie la raison du mythe que constitue Emerson et de l'influence considérable qu'il exerce. Emerson est identifié à l'Amérique de la liberté et de l'anticonformisme par la teneur radicale de ses écrits et par le souffle d'indépendance qui les anime. Il l'est aussi pour avoir fait de ce « terreau commun » un objet pour la pensée, un lieu pour la philosophie.

En littérature, Emerson a « placé l'Amérique sur la carte », pour reprendre les mots de Joel Porte. « Il a créé le rôle jusque-là inexistant d'homme de lettres. » À travers ses prédications, ses conférences et ses essais, il s'attache à communiquer une pensée singulière et s'implique dans l'analyse de son temps et de ses évolutions. Ces deux exigences combinées, celle de la pensée et de l'engagement, caractérisent sa conception de l'intellectuel. Ce n'est plus un pur esprit navigant dans le monde noble des idées, interlocuteur privilégié des savants et des docteurs de la pensée, mais un « je » pensant dans son existence de chair et de sang. L'intellectuel doit s'approcher toujours plus du commun, de l'ordinaire, du familier, afin d'accorder ses auditeurs au monde qui est le leur et de les rendre transparents aux lois qui régissent l'univers. Le nouveau ton

qu'Emerson veut donner à la philosophie s'affirme nettement dans l'une de ses conférences les plus connues « L'Intellectuel américain ». Cet intellectuel en appelle à la « littérature des pauvres », aux « sentiments de l'enfant », à une « philosophie de la rue », au « sens de la vie domestique » : autant de « sujets contemporains⁸ ». Emerson écrit encore : « J'embrasse le commun, je m'assieds au pied de ce qui est familier, bas, et je l'explore. Informez-vous sur l'aujourd'hui et vous pourrez recevoir les mondes antiques et futurs⁹. » Sublime ordinaire ! Dorénavant le proche, l'impensé de la culture et des intelligences doit requérir l'attention du penseur. Il ne s'agit plus de chercher ailleurs une vérité promise, dans les livres anciens, dans les pays lointains, en Europe, dans cette trop vieille Angleterre et ses merveilles passées. Il faut désormais prendre au sérieux l'expérience ordinaire de la vie quotidienne. Le sol américain devient la terre promise de la vérité. Elle surgit et se révèle dans l'ici et le maintenant de la vie telle qu'elle est. C'est là que se dévoilent les grandes lois de la nature qui sont toujours pour Emerson une métaphorisation de celles plus profondes et invisibles de l'âme humaine.

Emerson va alors « embrasser le commun » à travers des essais aux titres emblématiques : « Histoire », « L'Art », « Expérience », « L'Amitié » ; à travers des conférences sur des sujets aussi concrets que l'éducation, l'agriculture, l'astronomie, l'éloquence, la vieillesse, les cadeaux ; à travers des poèmes intitulés sobrement « Le Jardin », « Le Lac », « La Forêt ». Ce retour au quotidien caractérise une approche de la pensée et de la littérature en rupture avec les belles lettres, lointaines et abstraites, venues d'Europe. Les longues descriptions de la nature qu'Emerson propose dans son essai *Nature*, par exemple, ou dans l'introduction de son *Discours aux étudiants en théologie de Harvard*, nous promènent dans les paysages de Concord et de Nouvelle-Angleterre. La nature américaine, avec ses arbres et ses plantes, ses couleurs, ses odeurs, ses animaux, prend forme sous sa plume et son lecteur s'y trouve convoqué. C'est dans cette nature, la plus proche de nous, à la cadence de son rythme, de son souffle, que se livre la vérité du soi et de l'univers.

Emerson met son lecteur à la rue, le déleste des modes de pensée et des traditions du passé. Pourtant il reste dans l'imaginaire de beaucoup un penseur enfermé dans ses propres abstractions, qui idéalise et sublime tout sur son passage, qui tourne finalement le dos à l'his-

toire. « Emerson a vécu une vie de métaphore », écrit la critique littéraire Ann Douglas dans *The Feminization of the American Culture*. Plus sévère, l'historien des idées Quentin Anderson affirme dans *The Imperial Self* : « Il ne s'est pas impliqué dans l'histoire, il n'était pas un membre de sa génération¹⁰. » Cette critique tient notamment au fait que l'ordinaire valorisé par Emerson n'est jamais pleinement saisissable. Il doit être conquis. Il impose le détour poétique d'une mise à distance et d'une abstraction qui permettent de mieux le retrouver dans la diversité de ses composantes, sans jamais se l'approprier, l'aliéner à soi. L'abstraction littéraire confère alors à chacun de ses objets une certaine irréalité, non pour les éliminer ou s'en écarter, mais pour mieux les retrouver dans leur complexité symbolique et signifiante, comme porteurs d'une vérité qui les dépasse ; pour les saisir, *in fine*, à travers leur dimension insaisissable. Emerson applique au sujet de l'engagement concret cette même distanciation, afin de penser le juste usage de l'histoire. Il faut s'en éloigner pour mieux rester libre de s'y engager. C'est précisément par ces détours que le sujet parvient à s'affranchir de tout ce qui le détourne de lui-même.

La force et la prégnance de l'influence d'Emerson viennent certainement de ce qu'en opérant ce retour à la nature et à la rue américaines, son lecteur a pu se sentir chez lui en le lisant. Emerson devient alors ce proche qui parle de ce qui nous est proche, ce compagnon qui aide à penser, ce prophète du quotidien qui permet de s'y accorder sans s'en trouver aliéné, en découvrant que ce monde-ci est plus vaste et infini qu'il était jusqu'alors possible de le penser. Cet Emerson compagnon de route s'avère d'autant plus précieux que l'Amérique change rapidement, que le proche ne l'est peut-être plus autant que nous pouvions le penser. Il s'éloigne. Il nous échappe.

La pensée d'Emerson se développe à un moment crucial de l'histoire américaine. La vie des petits bourgs de campagne, environnés d'une nature encore sauvage qui n'a pas livré ses derniers secrets, est happée par les impératifs nouveaux d'une industrialisation que l'on qualifie toujours de galopante et d'impétueuse ; elle transforme les cartes géographiques et les perceptions du temps ; elle bouleverse les modes de vie que l'on croyait inébranlables. Si le début du XIX^e siècle répète encore les balbutiements de cette Amérique née quelques décennies plus tôt, la fin du siècle anticipe sur la vie moderne que nous connaissons. Emerson est l'une des grandes

figures qui accompagne l'Amérique vers sa maturité. On a beaucoup répété que la conférence déjà mentionnée, « L'Intellectuel américain », est une « déclaration d'indépendance culturelle de l'Amérique ». Les goûts et les intelligences encore si modelés par les lettres anglaises sont enfin autorisés à s'affranchir de leurs références européennes. Emerson est l'un des tous premiers à critiquer la vieille Europe. Il le fait souvent avec fougue, sarcasme et ironie ; ce ton nouveau rappelle celui de Luther contre le pape, de Schopenhauer vociférant contre Hegel, ou de Nietzsche éruçant contre les valeurs putrides et l'air vicié des morales obligées. La voix d'Emerson appelle à une subversion sacrilège ; elle veut provoquer l'émergence d'une nouvelle conscience de soi et produire une autre manière de dire et de penser le monde. Il faut pour cela reconquérir la langue, la sortir d'Angleterre et la ramener à soi, la vulgariser, pour qu'elle fasse enfin entendre l'homme d'aujourd'hui. Et donner une âme à l'Amérique.

Né avec le siècle, en 1803, et mort à la veille du ^{xx}e, Emerson a contribué à façonner l'identité culturelle du Nouveau Monde. Sa pensée provoque et accompagne le questionnement que suscitent des problématiques inédites. Il oriente la réflexion vers les possibilités d'émergence d'un monde nouveau et d'un autre rapport à soi. Comment se trouver soi-même ? Quel crédit s'accorder ? Quelle sincérité puis-je espérer atteindre ? Comment se faire confiance ? Appelant l'Amérique à marcher seule, Emerson interroge la pesanteur de ses filiations et l'utilisation de ses héritages. Cette terre promise laisse-t-elle présager de nouveaux départs ? Peut-on tout quitter et refaire alliance, recommencer ? Quitter père et mère ? Et peut-on réellement hériter ? Emerson questionne aussi le sens de la propriété individuelle et la valeur du collectif, de ce qui est irréductible et équivalent, de ce qui est foncièrement personnel et absolument commun. Que peut-on garder pour soi ? Comment être soi-même tout en étant au monde ? À quel degré d'autonomie peut-on prétendre ? Un talent, un génie, un poète, l'est-il juste pour lui-même ? Peut-il changer l'univers ? Emerson stimule aussi la réflexion sur la pertinence de la protestation, de la désobéissance, du refus de se soumettre et des possibilités concrètes de réforme. Si l'on fait entendre sa voix, peut-on alors la reprendre ? Faut-il payer ses impôts ? Peut-on refuser de les payer et se retirer, reprendre sa voix ? Emerson interpelle enfin son lecteur sur la légitimité et la viabilité des institutions, sur l'exercice du pouvoir, sur la valeur

de l'éducation, sur les modes d'apprentissage, sur la condition des femmes et de ceux qui ne jouissent d'aucune liberté. Autant de questions qui assaillent cette toute nouvelle Amérique. Emerson va en analyser et commenter les moindres mouvements. Il fait feu de tout bois. Tous les événements qui se présentent à lui, petits ou grands, privés ou publics, sont pareillement pris en compte. En descendant dans la rue, Emerson, qui dit que « chaque pas vers le bas est un pas vers le haut¹¹ », brise les hiérarchies et met, tel un Nietzsche avant l'heure, toutes les valeurs « cul par-dessus tête » ; il contribue ainsi à forger l'imaginaire démocratique américain.

Si Emerson s'enracine sur le « terreau commun » de l'Amérique, c'est parce qu'il accompagne ce questionnement présent et pressant. Il le fait avec d'autant plus de force qu'il ne conclut jamais, se refusant bien souvent aux simplifications hasardeuses et aux synthèses trop hâtives. Ce questionnement aux réponses décalées, parfois différées, déconcerte et ébranle le lecteur. Il se trouve dans l'obligation de se frayer sa voie hors des méandres d'une pensée volontairement sinueuse qui rejette tous les raccourcis vers la vérité. La force de l'influence d'Emerson tient donc aussi aux résistances que rencontre sa pensée. Elle déroute, agace, titille. Elle se déploie de manière colloïdale, procédant bien souvent par cercles, telle une application formelle de la figure géométrique originelle qui se retrouve selon lui dans la nature. « Comme au hasard, écrit Victor Basch dans l'introduction de son étude *Emerson*, [il] lance une pierre dans le lac infini des idées ; un premier cercle se forme qui va en se multipliant sans cesse, jusqu'à ce que le mouvement s'épuise de lui-même ; le penseur, debout sur le rivage, suit curieusement le jeu des cercles et les décrit, sans faire le moindre effort pour les diriger ou les arrêter¹². » Devant cette juxtaposition de cercles le lecteur perd ses repères et doit de lui-même reconstituer la possibilité d'un sens qui alors l'engage. Les recherches récentes sur Emerson ont bien su mettre en relief la diversité des harmoniques de l'œuvre, la complexité de ses rhétoriques, la variété des expériences de lecture qu'elle offre. Ce jeu de consonances qui, d'un texte à l'autre, semble construire un ensemble cohérent est vite rompu par de nouvelles aspérités qui résistent aux compréhensions immédiates. C'est aussi parce qu'on ne le comprend pas entièrement qu'Emerson fascine tant.

L'émergence de cette Amérique encore incertaine affecte en profondeur le monde religieux. Emerson est le témoin privilégié

et l'un des principaux acteurs de l'ébranlement depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle des fondations spirituelles et théologiques sur lesquelles repose la pensée religieuse. L'usage qui se répand de la critique historique appliquée aux textes bibliques et aux systèmes dogmatiques, le rejet de plus en plus net d'un calvinisme pour lequel l'homme dépravé se trouve dépendant d'un Dieu aux délibérations obscures qui sauve ou condamne selon son bon vouloir, la remise en doute de prétendues vérités de la foi jusqu'alors impensées, l'insatisfaction de plus en plus avouée à l'endroit de pratiques religieuses ritualisées, tous ces éléments changent en profondeur la spiritualité de la Nouvelle-Angleterre. Héritier des mutations religieuses du XVII^e siècle qui voient le puritanisme s'affranchir de sa veine strictement calviniste pour se rapprocher de l'arminianisme et de l'unitarisme¹³, Emerson va contribuer à sortir la foi chrétienne du « temple de ses idoles » pour lui permettre de redécouvrir la vérité qui l'habite : celle de la nature et des lois qui la gouvernent, celle de l'âme dans ses variations infinies, celle de l'univers à travers ses mouvements ordinaires et grandioses. Emerson accompagne ces évolutions et permet aux fidèles de son temps d'accéder à une expérience jusqu'alors inédite : le questionnement des données de la foi et des pratiques des Églises. Il permet aussi de remettre en cause les héritages religieux, de quitter le christianisme dans ses formes historiques et institutionnelles pour mieux retrouver la vérité du Christ : cet homme qui, selon Emerson, fonde la possibilité de croire en l'infini de chacun.

L'influence d'Emerson tient aussi à la densité et à l'intensité des relations qu'il a nouées avec ses contemporains. La petite ville de Concord fut une véritable capitale culturelle où se croisèrent et se réunirent de nombreuses figures de la vie intellectuelle de l'époque. On y passe, on y séjourne, on y emménage. Ce fut le cas de celles et ceux qui donnent vie au mouvement du transcendantalisme qui apparaît dans le sillage d'Emerson dès l'année 1838. À travers ce mouvement et sa revue *The Dial* qui, dès 1841, en est l'une des expressions les plus marquantes, il s'agit pour Emerson et ses collègues « d'exprimer l'esprit qui élève l'humain à un niveau supérieur », de proposer un changement de perspective sur les manières de penser, de vivre et d'agir. « Les mœurs anciennes étaient en train de céder », se rappelle Emerson en 1867. Dans une conférence de 1842 intitulée « The Transcendentalist », il explique que ce mouvement a surgi à un moment où le « parti du passé » entrait

en collision avec « le parti de l'avenir ». Il définit le transcendantalisme comme un idéalisme. Le réel est ce dont l'esprit fait l'expérience. L'imagination créatrice est appelée à transformer la vie en vérité, l'expérience en art, la compréhension en raison. Il s'agit de retrouver l'invisible à travers les choses visibles, non en les fuyant, mais en tentant de s'en approcher toujours plus intensément et de saisir les lois impalpables qui les gouverne. Emerson dresse alors ce portrait du transcendantaliste : un « jeune têtue et inspiré, pressé de justifier les espoirs et les actions d'une génération plus jeune devant le scepticisme du monde, la voix des conventions communes et paternalistes ».

L'aura d'Emerson se vérifie enfin par le fait qu'il est convoqué par la littérature, au point, parfois, de devenir un personnage romanesque¹⁴. Dans *L'Éveil*, Kate Chopin le fait intervenir pour élever la conscience de l'héroïne, Edna, qui cherche à s'échapper de l'ennui d'un mariage bourgeois, à s'affranchir de cette torpeur étouffante dans laquelle la plonge le respect de conventions sociales qui brident sa créativité et éteignent sa sensibilité¹⁵. Dans *The Bostonians*, fresque magistrale où Henry James raconte l'histoire de la ville et de ses habitants, Emerson est dépeint sous les traits d'une femme âgée, Miss Birdseye, excentrique et pétillante, qui représente le dernier lien avec « l'âge héroïque de la Nouvelle-Angleterre, celui de la vie tranquille, de la haute pensée, des idéaux purs, de la passion pour la morale et des expériences nobles ». Cette figure tutélaire qu'est Emerson, ce « père fantôme » comme le décrira Harold Bloom, qui hante sa culture, est aussi l'objet de nombreuses références dans la production télévisuelle et cinématographique : *The Late George Apley (Mariage à Boston)* de Joseph L. Mankiewicz, *Saving private Ryan* de Steven Spielberg, *Into the wild* de Sean Penn, *Appaloosa* d'Ed. Harris, ou encore *La ligne rouge* de Terrence Malick¹⁶, pour ne citer que des films produits par les États-Unis d'Amérique. On le retrouve aussi dans des séries télévisées aussi diverses que « La petite maison dans la prairie¹⁷ » ou « Desperate Housewives ». L'évocation de cette figure fondatrice répond à chaque fois à des nécessités rhétoriques particulières. Il s'agit tantôt d'en appeler à Emerson pour transmettre indirectement une parole d'autorité, il apparaît alors comme l'incarnation de la rectitude morale. Il s'agit aussi de susciter à travers Emerson la nostalgie d'une époque que le conformisme triomphant a rendu révolue : celle d'une pensée libre de s'épanouir en pleine nature, en quête de simplicité et

d'authenticité. Outre les effets propres à l'inter-textualité qu'il provoque, le renvoi à la pensée d'Emerson vient aussi réactiver la possibilité d'une indépendance de vue, d'une certaine insoumission aux modes et conventions. Cette figure de l'écart est enfin bien souvent mise au profit d'une dynamique créatrice d'amélioration de soi, de perfectionnement personnel. Emerson veut nous rendre meilleurs. Sa référence offre un supplément d'âme, un surcroît de sincérité, une terre encore promise. Même si on sait le paradis perdu.

La légende correspond-elle aux faits ? Qui est vraiment Ralph Waldo Emerson ? « Que pensez-vous que le Sphinx dirait à Mr Emerson ? Il dirait probablement : vous êtes un autre¹⁸. » Emerson lui-même s'amuse à auréoler de mystère son identité. « Je ne suis pas l'homme que vous croyez », écrit-il encore, ce qui frustre le biographe pressé de fixer le personnage.

La seule chronologie des principaux événements de sa vie, composée par Albert J. von Franck et publiée en 1994, dépasse les cinq cents pages¹⁹. En 1981, le critique littéraire américain Gay Wilson Allen publie une biographie de plus de sept cents pages²⁰. On peut s'étonner de cette ampleur pour un penseur qui a passé l'essentiel de sa vie dans sa petite ville du Massachussetts à écrire, à se promener dans la campagne environnante, à y réunir ses amis. « Les grands génies ont les biographies les plus courtes », écrit-il dans « Platon, ou le philosophe ». Certes, il sillonna son État et ceux des environs pour y donner plus d'un millier de conférences. Grâce aux progrès techniques dans les transports il put élargir ses itinéraires aux États du Middle West, puis à la Californie vers la fin de sa vie. Il fit trois voyages en Europe et, à l'occasion du dernier, un bref séjour en Égypte. Néanmoins, l'essentiel de l'existence d'Emerson se situe entre la solitude de sa maison de Concord et des exposés à une société de plus en plus avide de l'écouter. Sa vie incarne à sa manière les tout premiers mots du premier chapitre de son premier livre, *Nature* : « Pour trouver la solitude, il faut qu'un homme se retire aussi bien de sa chambre que de la société²¹. »

L'ampleur de l'entreprise bibliographique étonne d'autant plus que la pensée d'Emerson va se stabiliser relativement tôt dans son parcours intellectuel. Il reprend souvent, parfois en les amplifiant des idées déjà formalisées dans sa jeunesse. Même si sa réflexion connaît de légères inflexions, subit quelques amendements, s'ouvre à des thématiques nouvelles, les axes de sa « philosophie spirituelle », pour reprendre les termes qu'il choisit pour

qualifier la dimension idéaliste de sa pensée et de son pragmatisme, sont posés dès ses premiers écrits, dès ses sermons et conférences de jeunesse, dès ses premiers essais. On a soutenu que la publication en 1846 de sa seconde série d'essais témoignait d'un tournant dans l'œuvre d'Emerson²². L'idéalisme optimiste de sa pensée confronté à l'épreuve du scepticisme s'ouvrirait à des accents plus tragiques : celui d'un doute à l'égard du soi, de la nature et du réel, celui de l'expérience d'un réel qui ne peut jamais être pleinement saisi. Nous aurons l'occasion d'évaluer cette interprétation et de souligner que cette dimension sceptique, bien que très clairement exprimée dans cette seconde série d'essais, est une constante dans une œuvre qui ne cesse, selon nous, d'osciller entre confiance en soi et interrogation sceptique²³.

C'est finalement Emerson lui-même qui explique l'ampleur de l'entreprise biographique d'une vie que quelques lignes suffiraient à résumer. Il n'a cessé de commenter les événements politiques et sociaux de son temps, de discuter des dernières découvertes scientifiques, de s'engager dans des controverses religieuses, théologiques et philosophiques. Emerson noue continuellement des relations privilégiées, parfois intimes, avec de nombreuses personnalités du monde de la culture. Ces événements publics et intimes, les siens et ceux des autres, composent sa biographie, tant il s'implique dans leur analyse et le récit qu'il en donne. N'écrira-t-il pas dans son essai « Histoire », que « le soi est une encyclopédie complète des faits » ? Tout au long de sa vie Emerson se raconte tel un réceptacle de tous les faits de l'histoire. Le *Journal* dont il commence la rédaction au *College*, alors qu'il a 14 ans, et qu'il poursuit presque jusqu'à sa mort, peut se lire comme une longue introspection des incessantes variations de son âme. Lui qui n'aura de cesse d'imposer la première personne du singulier, de refuser la copie et d'oser l'intuition, contredit tout ce qui sépare œuvre et pensée. La pensée d'Emerson constitue sa biographie ! On se souvient de ce passage du *Discours aux étudiants en théologie de Harvard* où il fustige ce prédicateur ennuyeux et insipide.

Il avait vécu en vain. Il ne prononça aucun mot qui donnât à penser qu'il ait jamais ri ou pleuré, qu'il ait été marié ou amoureux, qu'il ait été objet d'éloge, de tromperie ou de peine. Aucun de nous n'aurait pu affirmer qu'il ait jamais vécu ou agi. Le grand secret de sa profession, qui est de changer la vie en vérité, il ne l'avait pas appris. De toute son

expérience, pas un seul fait n'était passé dans sa doctrine. Cet homme avait labouré et planté, parlé, acheté et vendu ; il avait lu des livres, il avait mangé et bu ; sa tête lui faisait mal, son cœur palpait, il souriait et souffrait, et pourtant il n'y avait dans tout son discours pas un soupçon, pas une allusion au fait qu'il ait jamais réellement vécu. Il n'en empruntait pas un seul élément à l'histoire réelle. Le vrai prédicateur peut être repéré au fait qu'il parle aux gens de sa vie – une vie passée au feu de la pensée²⁴.

Dans de nombreuses entrées de son *Journal* Emerson parle de ses doutes, de ses hésitations, de ses peurs, de ses incertitudes, de son manque de confiance. L'exposé si détaillé de ses émotions participe de son intention de revenir à l'âme, de découvrir les rouages, les mécanismes, les lois complexes et invisibles qui l'animent. Cette narration de soi qui nous prend à témoin et nous place au plus près possible des vibrations de sa personnalité nous implique nous aussi. Le récit attise notre curiosité et tour à tour émeut, étonne, agace, dérange. Le récit en « je » d'Emerson par lequel il se cherche lui-même et se construit, nous convoque. Emerson se raconte et nous raconte, donnant ainsi raison à l'une de ses grandes convictions : le plus intime est le plus universel. Il l'affirme dans son essai « Histoire » : « Il n'y a pas d'Histoire à proprement parler ; seulement de la Biographie²⁵. »

Ce ton nouveau qu'Emerson cherche à donner est celui d'une voix spécifique qui se livre, à l'instar de ce prédicateur qu'il appelle de ses vœux ; une voix transparente à la nature et à sa propre nature, sans masque et sans mensonge, une voix qui engage et met à nu la personne qui parle. La voix d'Emerson « se fait entendre » dans sa biographie. En réaction critique à *Poésie et vérité, souvenirs de ma vie*, le récit en partie autobiographique de Goethe, l'un de ses auteurs de prédilection, Emerson déclare : « Une autobiographie doit être un livre de réponses personnelles aux grandes questions de notre temps. » Et le penseur de poursuivre au sujet de l'intellectuel : « Doit-il être un intellectuel ? Les infirmités et le ridicule de celui-ci sont bien visibles. Doit-il se battre ? Doit-il demander aux riches ? Doit-il valoriser la vie ascétique ou la vie commune ? Doit-il priser les mathématiques ? Lire Dante ? Platon ? La cosmogonie ? Que doit-il dire au sujet de poésie ? Qu'est-ce que l'astronomie ? Qu'est-ce qu'une religion ? Écoutons maintenant ce qu'il peut dire sur le gouvernement et la politique. Faut-il payer des impôts, enregistrer les titres de propriété ? Est-ce que l'autobiographie de